

Propos introductif sur la pluie et le beau temps

par Paul MARTIN (1)

Six jours durant, du 14 au 19 avril 1981, les collines de Provence ont retenti de la présence de quelque cent amoureux de sa flore, la plupart venus de fort loin : 4 pays y étaient présents, dont, pour le nôtre, 14 régions sur 22...

Six jours durant, il a fait beau. C'était chose logique : sache, ami botaniste, qu'entre Méditerranée, Rhône et Durance, tu as séjourné dans la région de France où les moyennes de température annuelle sont les plus élevées, les hivers les plus doux, et qui bénéficie de plus de 2 500 heures de soleil par an. Veux-tu quelques chiffres ? 176 jours y sont sans aucun nuage, 109 jours ensoleillés mais partiellement couverts, seuls les 80 jours restants pouvant être franchement nuageux. Alors qu'à Paris le nombre de jours de pluie dépasse 175, à Marseille il est inférieur à 75 : 100 jours de moins par an ! Et cela pour une quantité d'eau presque équivalente : 540 mm à Marseille contre 560 à Paris. Le Cap Croisette, qui nous accueille le mardi 14 avril, est le plus sec de France avec ses 360 mm ; la Sainte-Baume, en revanche, dépasse 900 mm par endroits. C'est un sacré pays que la Provence sur le plan des précipitations : de plus en plus fréquemment, il peut se passer, deux, quatre, six mois ou davantage sans une goutte d'eau. Juillet et août sont souvent dans ce cas : l'été marque un minimum absolu ; janvier et février y sont à peine plus arrosés. C'est essentiellement en automne (octobre - novembre), et secondairement au printemps (mars - avril), que se situent les jours où le ciel se déchaîne, le plus souvent sous forme d'averses, amenées du sud-est par le vent marin, ou d'orages, venus du sud-ouest au souffle du iabech. Des trombes d'eau peuvent s'abattre alors, ruisselant sur le sol, ravinant les pentes déboisées, se précipitant vers les torrents habituellement à sec (du type Vallon de l'Amandier dont nous suivions le lit le mercredi 15 avril dans le Massif d'Allauch), entraînant vers les imprudents lotissements d'aval troncs calcinés et carcasses de voitures abandonnées. Ces pluies courtes et violentes, souvent nocturnes, sont fréquemment suivies du réveil du mistral. Ce vent de nord-ouest, sec et froid, qui peut dépasser 100 km/h et faire chuter la température de 10° en 24 heures, soufflera alors avec force durant trois, six ou neuf jours à son gré, chassant les nuages, courbant les troncs d'arbres, buvant les flaques et desséchant le sol. Voilà le genre de manifestations qui nous a été épargné. Rétrospectivement, ami, imagine la chance que tu as eue le samedi 18 avril alors que, cassant tranquillement la croûte sur la Sainte-Baume au Col du Saint-Pilon, tu t'es soudain vu environné de nuages ; heureusement qu'ils n'ont pas crevé ! Prudemment, tu as remballé la fin de ton repas, et tu t'es hâté vers le Pas de la Cabre où t'attendaient des vires plus accueillantes. Mais sais-tu que tu t'es trouvé, au Saint-Pilon, au cœur d'un phénomène vital pour la hêtraie traversée le matin ? Par ce col, en effet, dévalent les nuages venus du sud-est, qui amènent, sur cette forêt relictuelle en périlleux équilibre, l'humidité indispensable à sa survie.

Si cette curieuse hêtraie, « *un peu de Scandinavie égarée au cœur de la Provence* », s'est maintenue sans trop de dommage jusqu'à nous, elle le doit aux strictes mesures de protection dont son caractère sacré l'a fait bénéficier pendant deux millénaires. Le chénaie pubescente qui l'environne semble pourtant gagnant terrain à ses dépens ; c'est qu'elle trouve là,

(1) P.M., 300, Chemin de N.D. des Anges, Logis-Neuf, 13190 ALLAUCH.

avec la semi-fraîcheur dont elle a besoin, des conditions satisfaisantes, et difficiles à retrouver ailleurs : le chêne pubescent est moins opiniâtre que le chêne vert pour repousser indéfiniment de souche après les assauts livrés depuis l'âge du fer par l'Homme, sa hache, ses chèvres et son feu ; et les chênaies pubescentes, qui originellement recouvraient au moins les plaines, les sommets et les ubacs des chaînes, sont maintenant difficiles à rencontrer en Basse-Provence ! En dehors de la Sainte-Baume, nous n'en avons guère vu nous-mêmes qu'un lambeau appauvri le vendredi 17 avril au départ d'Evenos. L'exposition sud, lors de cette excursion, donnait rapidement la prépondérance au chêne vert, dont nous pûmes observer le cortège en redescendant du plateau de Fontagniou, comme nous l'avions observé le soir du mercredi 15 avril dans le Massif d'Allauch au Chemin de l'Oasis, et comme nous devions le revoir enfin, infiniment dégradé, autour des « tonsures » que nous analysions à plat ventre le dimanche de Pâques en Crau.

Que ce soit hêtraie, ou chênaie pubescente, ou chênaie verte, ou ripisylve - dont nous avons vu un échantillon en Camargue au matin du jeudi 16 avril - tu as pu constater, ami randonneur qui m'as accompagné durant six jours, qu'il subsiste peu de choses des forêts ininterrompues qui recouvraient autrefois la totalité de la Provence : l'imprévoyance, l'inconscience, la malveillance, la folie des hommes en ont eu raison. Dans le Massif d'Allauch, saigné à blanc - pour la dixième fois au moins en cent ans - par l'incendie criminel de 1979, tu as vu le mercredi 15 avril, sur des centaines d'hectares, différents aspects de la dégradation de ces forêts : lavandaies parsemées de rares pins sylvestres à l'ubac des cols ; garrigues à chêne kermès sur les sols rocailleux ; garrigues à romarin sur les sols marneux ; avec l'apogée du pin d'Alep, du buplèvre ligneux, de l'ajonc de Provence et du ciste cotonneux favorisés par le feu ; pelouses à brachypodes, floristiquement spectaculaires, mais atteignant rapidement, dans les éboulis à *Gouffea*, un point de non-retour, dramatiquement illustré par l'aridité du Massif de Marseilleveyre de notre première journée.

Certes, si l'on fait abstraction des malheureuses causes qui les expliquent, les paysages que nous offre la Provence sont d'une extraordinaire diversité, et, vue sous la limpidité de son ciel, sa flore est admirable et immensément riche. D'innombrables botanistes s'y sont émerveillés durant 500 ans. Dans une brillante rétrospective, notre collègue Georges J. AILLAUD évoque plus loin le souvenir des plus illustres d'entre eux : leurs patientes observations, rassemblées dans des conditions bien moins aisées que de nos jours, ont tissé les éléments de nos connaissances. A ce tableau d'honneur, arrêté à la fin du 19^e siècle dans le travail d'AILLAUD, il est juste d'associer succinctement quelques noms plus récents.

Pour nous en tenir aux disparus : A. AUTHEMAN (1832 - 1913) herborisa activement autour de Martigues et de l'étang de Berre. Ludovic LEGRÉ (1838-1904), ami de Frédéric MISTRAL, tout en étudiant les environs de Rognes et La Montagne de Lure, s'attacha à tirer de l'oubli bon nombre de ses prédécesseurs méconnus dont il écrivit la biographie. Abel ALBERT († 1908) et Emile JAHANDIEZ (1876-1938) publièrent en 1908 un excellent Catalogue des Plantes vasculaires du Var, toujours d'actualité. Souvent en collaboration avec le D^r MARNAC (1853-1929), Alfred REYNIER (1845-1932) apporta, dans une multitude de notules volontiers polémiques, une minutieuse contribution à la connaissance des micromorphes et des espèces adventices. Pierre BLANC († 1941) axa ses observations sur la Crau et sur la flore des ballasts, l'abbé Squivet de CARONDELET sur les mousses, et l'abbé DELMAS († 1941) sur la Sainte-Victoire et les environs d'Aix. Des localités intéressantes furent signalées sous les plumes de S. LAURANS, F. COSTE, V. DAVIN, L. CHARREL et E. DECROCCQ, cependant que Louis LAURENT se consacrait plus particulièrement à la forêt de la Sainte-Baume, et au Catalogue des Plantes des Basses-Alpes, manuscrit achevé et conservé dont la parution s'est malheureusement interrompue avec sa vie († 1946). En 1970, 1971 et 1972 s'éteignaient successivement Pierre LE BRUN, qui avait atteint à bicyclette, vu en place et localisé dans le précieux « topos » les plantes les plus rares d'Europe occidentale, le D^r Joseph POUCEL, qui avait retrouvé toutes les Orchidées de France et peint 2.200 planches d'une « flore d'après nature » inédite, et Gabriel TALLON, qui avait concentré sur la Camargue et la Crau toute une vie d'observations.

Une place particulière doit être faite enfin au Professeur René MOLINIER (1899-1975) : le Bulletin 1976 de la Société Linnéenne de Provence - dont il a animé les conférences et les sorties mensuelles pendant près de 30 ans - dénombre rien moins que 140 monographies et communications, et plus de 200 cartes de la végétation, dont 180 au 20.000^e (inédites) couvrant le secteur limité par la Méditerranée, le Rhône, le Lubéron, le Verdon et l'Argens ! Ses « Études phytosociologiques et écologiques en Provence occidentale » (1934), largement reprises dans le Prodrome des « Groupements végétaux de la France méditerranéenne » de son maître et ami Josias BRAUN-BLANQUET (1952) restent pour une bonne part la Bible du phytosociologue. Son oeuvre monumentale s'est achevée sur le Catalogue des plantes vasculaires des Bouches-du-Rhône, publié à titre posthume (1981, participation Paul MARTIN). Pour tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître dans sa communion avec la nature, René MOLINIER restera un guide irremplaçable. Pour ce qui concerne les grandes excursions, il avait été en 1936, l'un des animateurs de la dernière Session que la Société Botanique de France ait consacrée à la Provence ; et, plus près de nous, il avait dirigé l'Excursion en Provence de la Société internationale de Phytosociologie (75 personnes représentant 16 nations), du 28 mai au 4 juin 1958. Il nous a malheureusement quittés : la Société Linnéenne et son ami Roger de VILMORIN - lui-même disparu depuis - ne devaient pas le retrouver à l'embarcadère du Vieux-Port de Marseille, où il nous avait donné rendez-vous pour une sortie commune aux îles du Frioul le 22 Juin 1975 !

On ne succède pas à René MOLINIER. Il faut pourtant que se poursuive la vulgarisation. Et l'apparente disponibilité que me donne ma retraite ne m'a pas permis de me soustraire longtemps à l'amicale insistance de Rémy DAUNAS, qui préfère s'adresser aux vivants qu'aux morts ! Il fallait donc, avec les moyens limités dont peut disposer un amateur, s'efforcer de réaliser tant bien que mal un programme cohérent. La façon la plus sûre de mener à son terme cette entreprise était encore de la concevoir et de la conduire seul (« chat échaudé craint l'eau froide »)... Voilà pourquoi je n'ai entraîné comme permanents dans mon aventure que les irremplaçables spécialistes que sont, pour les mousses Jean-Pierre HEBRARD, et pour les lichens Claude ROUX : bryologues et lichénologues ne s'en sont pas plaints ! Pour la joie des phanérogamistes qui durent se contenter pendant six jours de ma portion congrue, le salicornologue André KNOERR, le biologiste Louis BIGOT, les géologues Annie PASTRE et Christian BERNARD, le nério-euphorbiologue Paul MOUTTE, le mycologue Joseph ASTIER et le dendro-anthracologue Marcel THINON ont su dans leurs biotopes respectifs élever le débat. Quelques autres de mes amis provençaux, amateurs ou universitaires, m'ont fait l'amitié de se joindre à nous quand ils l'ont pu (ce n'était pas pour eux l'époque des vacances !) et j'ai trouvé dans leur présence le meilleur des réconforts. Que tous et toutes sachent combien j'ai été sensible - et d'autres avec moi - au sens affectueux de cette démonstration spontanée.

Pour la Session que j'imaginai, l'époque optimale sur le plan des floraisons se serait située, en année normale, vers le 15 mai. Les impératifs du calendrier scolaire nous obligeaient malheureusement à avancer d'un mois cette date. Des secteurs « typiques », tels que la Camargue et la Sainte-Baume, bien que froids et tardifs, ne pouvaient décemment être écartés. Pour le reste, il fallait s'en tenir autant que possible aux parties les plus avancées, donc les plus méridionales. D'où le choix de La Ciotat comme point de départ. D'ailleurs, à l'exception de quelques infortunés que nos retours crépusculaires condamnèrent quelquefois à un accueil grincheux, la majorité d'entre nous devait en définitive se féliciter de ce choix : il est attendrissant d'entendre, lors de retrouvailles, des confrères hilares se congratuler d'un « A La Ciotat c'était sympa ». Je voulais cependant m'en tenir à la moitié occidentale et caennaise de la Provence, afin de laisser toutes ses chances à la possibilité d'une Session éventuelle dans le secteur oriental et cristallin, dont je lance d'autant plus volontiers l'idée que j'ignore tout de ce secteur. Pour 1981, j'ai donc mordu le moins possible sur cette unité, dans laquelle, sous la conduite de Paul MOUTTE, nous avons fait seulement une courte incursion l'après-midi du vendredi 17 avril.

L'hiver 1980-81 s'étant montré exceptionnellement sec, la végétation manifestait en avril un retard regrettable, tout particulièrement en Camargue, où un décalage inattendu de plusieurs

semaines me causa bien du souci ! Mais des trésors de compréhension et d'indulgence ne demandaient qu'à s'épancher, dès lors qu'il faisait beau. Et effectivement, pour notre chance, pendant toute la durée de notre rassemblement, il a fait un temps magnifique. Cette condition assure à une Session les trois quarts de sa réussite ! Sans autre souci que celui de voir le maximum de choses, nous avons pu tranquillement arpenter - et quelquefois passer au « peigne fin » - rochers littoraux, garrigues, maquis, friches, sous-bois, dunes de sable, plaine de galets. Au gré des itinéraires, chacun y a plus ou moins trouvé du connu, du nouveau, du curieux, du varié. Et, parce qu'il a fait beau, chacun était plus ou moins euphorique, et prêt à tomber sous le charme de cette Provence quelque peu envoûtante. Euphorisante et envoûtante, telle est bien, en effet, notre région pour ceux qui s'y aventurent du dehors ; et envoûtés, pas mal le furent, si j'en juge par les témoignages chaleureux qui furent çà ou là exprimés... Envoûtés, qui par ses paysages, qui par ses indigènes et leur accent, qui par son ciel et sa lumière, qui par sa flore, anciens et nouveaux membres de la S.B.C.O. subirent sans trop rechigner le programme assez lourd parfois auquel ils furent soumis. Ces forçats de l'effort voulurent bien pour la plupart admettre que c'était pour leur bien : que ne faut-il pas admettre par les temps qui courent ! Mais passé le temps du sacrifice, que d'échantillons, que de photos, que de souvenirs leur resteront !

Ces souvenirs, j'en suis convaincu, s'accompagneront souvent d'une intention, celle de revenir en Provence, d'y revoir, moins tôt et plus à loisir, ce qui ne fut qu'effleuré, et découvrir l'infinité de sites que nous ne pûmes visiter faute de temps : que de joies nous aurions apportées la Sainte-Victoire, la Durance, les Alpilles, le Lubéron, le Ventoux, pour nous en tenir à la Provence occidentale calcaire de notre programme. Ces souvenirs, j'en suis convaincu, s'accompagneront souvent aussi d'un sourire, celui qu'avait sans doute le géographe E. BENEVENT en synthétisant ainsi ses impressions :

« Provence !... assemblage de plaines et de collines brûlées par le soleil et fouettées par le vent, où des bassins humanisés, riches de cultures, ponctués de villages perchés et de fermes éparses, s'encadrent de hautes collines désertes, chichement vêtues de pinèdes, de taillis d'yeuses ou de sèches garrigues, où les cigales crissent dans les olivettes tandis que les hommes manifestent en une langue sonore leur sociabilité et leur bonne humeur ».

Et cette bonne humeur, qu'ils auront souvent perçue, tant dans leur environnement de La Ciotat qu'au sein de l'équipe qui les accueillait, je pense que nos collègues la retrouveront sans nouvel effort, lorsqu'ils évoqueront cette courte semaine. Ils se rappelleront qu'ils travaillèrent beaucoup, mais que ce fut dans la joie. Et ce sera là pour eux une facile longueur d'onde à retrouver : car travailler dans la joie, au fait, n'est-ce pas ce que l'on fait à longueur d'année à la Société Botanique du Centre-Ouest ?

Ami botaniste qui fus des nôtres, et qui gardes un souvenir indulgent et attendri de cette semaine passée à la bonne franquette, tu habites certainement, toi aussi, dans de bien jolis coins ; tes vacances te conduisent dans des lieux paradisiaques ; n'y aurait-il pas quelque possibilité de trouver, dans les secteurs qui te sont familiers, de quoi imaginer une petite Session ? Si tu savais combien c'est exaltant de lire, dans le regard des collègues que tu estimes, le plaisir que tu leur as fait ! Alors, à quand la prochaine ? VILKS serait si heureux de faire ses prochains tours de passe-passe à ton repas de clôture ! Et, si tu te dépêches, je pourrais peut-être encore venir t'y rechanter « Malbrough ». Le livre d'or de Rémy DAUNAS se trémousse déjà d'aise à cette évocation : avec TERRISSE, CHEVASSUS, CHASTAGNOL, MAISON-NEUVE, SAPALY, BERNARD et FABRE, on s'y sent en bonne compagnie. Il y reste ta place, et quelques autres. Puis-je, en prenant congé, te dire « A bientôt ? ».